

Pour ne pas se faire enfirouaper...

Ludmila Bovet

Numéro 79, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44747ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bovet, L. (1990). Pour ne pas se faire enfirouaper.... *Québec français*, (79), 88–89.

Pour ne pas se faire enfirouaper...

Ludmina BOVET

Durant l'été 1989, une publicité télévisée qui vantait les délices d'un hamburger à prix d'aubaine a suscité des réactions diverses dans le public. Le chiffre d'affaires de la chaîne de *fast-food* en question a considérablement augmenté, ce qui prouve que l'agence de publicité avait atteint son but : «frapper les esprits afin d'assurer la visibilité du produit»¹. Le slogan qui accompagnait l'annonce : «Laissez-vous enfirwhopper !» s'est donc révélé particulièrement efficace, mais également percutant au point de provoquer un tollé parmi ceux qui s'intéressent à la langue. On n'a pas apprécié, en effet, le recours à un verbe qui appartient à un niveau de langue populaire, niveau encore accentué par la prononciation vélarisée du *a* postérieur, cette caractéristique ayant justement rendu possible le jeu de mots avec *whopper*. De plus, l'annonce invitait à se laisser «charmer», «séduire» par le produit; or, *enfirouaper* s'emploie bel et bien dans ce sens-là, mais dans le domaine des relations amoureuses, et cet emploi est péjoratif; il découle du sens que le mot connaît dans l'usage courant, celui de «tromper, duper». Maman Plouffe, par exemple, craignait que sa fille ne se laisse enfirouaper par de beaux parleurs et son fils, par des actrices...

Un mot enveloppé de mystère

Nul doute qu'*enfirouaper* soit un mot expressif, mais il est mal vu ; on le trouve de mauvais goût (serait-ce à cause de l'idée qu'il véhicule ?) ; on ne le trouve pas clair, probablement parce qu'on ne peut le rattacher à aucun mot connu ; alors, comme bien souvent dans ces cas-là, on lui attribue une origine étrangère, anglaise naturellement, ce qui le rend des plus suspects et le met d'emblée au ban de la «bonne langue».

Il y a une trentaine d'années a surgi l'idée que ce verbe était une adaptation de l'expression anglaise *in fur wrap* «envelopper de fourrures», peut-être à partir du participe passé *in fur wrapped*. Quel est le rapport avec «tromper» ? Rien

de plus simple. Il y a au moins trois explications : un père jésuite missionnaire en Alaska qui se faisait envelopper de peaux de caribou sur son traîneau lorsqu'il partait pour un long voyage ; une pratique qui avait cours dans le commerce des fourrures et qui consistait à recouvrir de peaux un ballot d'étoffes ordinaires pour faire croire qu'il s'agissait exclusivement de fourrures ; une réalité sociale selon laquelle les Anglais, autrefois, portaient des fourrures tandis que les Canadiens français avaient des vêtements d'étoffe, de sorte qu'ils employaient cette expression quand ils se faisaient berner par les Anglais...²

Ces tentatives visant à motiver le mot tiennent de l'étymologie populaire; n'y aurait-il pas, dans ce rapprochement avec la fourrure, une influence inconsciente de l'expression *se faire fourrer*, usuelle au Québec ? On aurait donc créé *in fur wrap*, qui n'est pas une expression lexicalisée en anglais, ni au sens propre ni au sens figuré ; de plus, l'ordre des mots surprend : on s'attendait à *to wrap in fur*. Enfin, comment expliquer la présence d'un *i* dans *enfirouaper* ? Tout ce qu'on peut accorder, c'est que *to wrap a*, comme le verbe français *envelopper*, un sens figuré, celui de «dissimuler la vraie nature des choses».

Le rideau se lève...

Si l'explication étymologique est récente, on peut presque en dire autant de la forme. En effet, les plus anciennes attestations du mot, qui remontent d'ailleurs seulement à 1879-1880 dans des journaux satiriques de Montréal, sont sous la forme *enfifrewâper* ; au tournant du siècle, on trouve la variante *enfiferouaper*, puis *enfirouaper*. Ce verbe en contiendrait-il deux ?

Dans la première partie du mot, on pourrait en effet reconnaître *enfifrer*. C'est un verbe usité en argot du XIX^e siècle dans le domaine sexuel, mais aussi dans le sens de «tromper, duper», notamment au jeu (tout comme *enfiler*). Par ailleurs, on trouve dans certaines régions de France le verbe *fifrer* au sens de «boire à l'excès» ;

or, on a oublié de nos jours qu'*enfirouaper* se disait aussi pour «avalé d'un trait (un liquide)» et «engloutir (un repas)» : Il a anfirouapé trois douzaines d'huîtres et une bouteille de vin. *Glossaire du parler français au Canada*, 1930.

Cet emploi est probablement issu d'un rapprochement avec le verbe *empiffrer*, qui est ancien. Un autre croisement a pu s'opérer avec l'expression *être en fifre* «être en colère» (bien attestée au Québec) ; en effet, l'adjectif *enfiferouapé* a aussi été relevé avec le sens de «en colère, irrité», dans la première moitié du XX^e siècle.

... et retombe !

Comment identifier maintenant la deuxième partie du mot ? En cherchant dans les parlers de France, on trouve *riper* qui, en argot parisien, signifie «voler» et, en Anjou, «attraper, tromper» ; en Saintonge, voici *arriper* «saisir, arracher de force des mains d'un autre». Malheureusement, il serait bien difficile de réussir à produire le son *wa*, qui est le nœud du mystère, même en imaginant diverses formes intermédiaires issues du «collage» de *enfifrer* et de (*ar*)*riper*.

Faut-il déclarer la mission impossible ? Pas avant d'avoir évoqué d'autres hypothèses. Le mot relève du parler populaire, où les formations plaisantes sont nombreuses ; dans le même ordre d'idées, il suffit de penser à *embobiner*, *embobeliner*, *entortiller*, *emberlificoter* et à *entourloupette*, mots dans lesquels on trouve soit des suffixes fantaisistes, soit des déformations plaisantes, soit une base onomatopéique. Ce *-waper* réfractaire pourrait être une simple exclamation : *wap ! ouap !* Ou encore le mot au complet pourrait être une déformation d'un autre mot sorti de l'usage, ou même d'un nom propre - qui sait ? - puisque les premiers exemples recueillis se rapportent au contexte politique montréalais du XIX^e siècle.

La ville de Montréal a fini par être joliment enfifrewapée dans l'entreprise des impressions civiques. Le comité de l'Hôtel de Ville a signé le contrat pour six

ans avec M. Louis Perrault. Le Conseil a ensuite passé une résolution lui donnant l'entreprise pour un an, de sorte que M. Perrault a aujourd'hui le contrat pour sept ans. *Le Vrai Canard*, 4 juin 1881.

Rien que des lueurs dans la brume...

Peut-être pourrait-on établir un rapport avec le verbe *râper*, qui se prononçait *rouâper* autrefois au Québec. S'il est difficile d'imaginer quel rapport en ce qui concerne le sens propre, un rapprochement pourrait par contre être fait avec les sens de «réprimander» et de «gronder», que *rouâper* a connus et qui sont attestés également pour la variante *anfiferouâper* (voir le *Glossaire du parler français au Canada*). Un regard à nouveau du côté de l'anglais ? Il s'avère que le mot anglais *rope* «câble» se prononçait également *rouâpe* en français québécois. À première vue, il n'y a aucun rapport ; mais, en y regardant de plus près, on constate que le

verbe anglais *to rope (in)* a précisément un sens figuré en slang nord-américain, celui de «tromper, duper» et, en particulier, d'«escroquer (au jeu)».

He will probably rope the victim into his favorite charity, the Margaret MacMillan Memorial Fund. *Time*, 6 février 1950 (dans Mathews, *A Dictionary of Americanisms*).

En fouillant dans le vocabulaire du monde interlope, on découvre encore le verbe *to wrap*, qui a vécu jusqu'au milieu du XIX^e siècle, avec le même sens (sexuel) que l'on connaît au verbe *fourrer* au Québec, de nos jours...

Plutôt que d'être une simple adaptation d'une expression anglaise, se pourrait-il que le mystérieux *enfirouaper* soit un mot bilingue, issu du vocabulaire tabou de nos deux langues nationales ?

Nous en sommes donc encore à l'étape de l'exploration des hypothèses... Si, de votre côté, vous êtes en mesure de lever un coin du voile qui masque les origines d'*enfirouaper* ou si vous découvrez des exemples antérieurs à 1879, veuillez nous écrire à l'adresse suivante :

Enquête TLFQ, Langues et linguistique,
Faculté des Lettres, Université Laval,
Québec G1K 7P4

* Le groupe Trésor de la langue française au Québec est subventionné principalement par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

¹ Pierre Marchand, «Laissez-vous enfirouâper», dans *Circuit*, septembre 1989, p. 24.

² *Le Devoir*, 20 juin 1962, p. 4, col. 5-6 ; G. Colpron, *Dictionnaire des anglicismes*, 2^e éd. 1982, p. 120 ; P. DesRuisseaux, *le Livre des expressions québécoises*, 1979, p. 116.

